

# Chroniques

## L'ÉVOLUTION DE LA MUSIQUE

« Nous sommes à un tournant de l'histoire » : phrase-cliché, de tous les temps, de tous les peuples. La courbe du destin est sinueuse ; visons un de ses points, il jalonne un tournant. Mais on perçoit mieux sa courbure à certaines époques, et son rayon varie. On a vu de hardis virages ; l'opinion publique les juge dangereux : aujourd'hui la musique semble engagée dans un de ces virages. Les nouvelles harmonies ravissent ou scandalisent ; tel parle de bolchevisme, tel de royauté splendide. L'activité contemporaine, personne ne la conteste ; mais ceux qui haïssent ses manifestations n'y voient que les derniers sursauts d'un art en décadence, — exaltation morbide, prodrome de paralysie générale. — Ceux au contraire qui d'emblée sympathisèrent avec la jeune génération, la prenant au sérieux et ne désirant que de la mieux connaître : les aînés, qui tout en restant fidèles à leur idéal méprisent la Formule, — ces attaques de la routine ne les prendront pas au dépourvu. Mais il y a les indécis, toute la masse amorphe ; elle hésite. Le grand public manque de culture musicale, surtout quant aux œuvres modernes (d'ailleurs exécutées par les concerts avec une regrettable parcimonie). Pour ce public, neutre sinon hostile, nous écrivons ces pages.



Vraiment, la musique serait-elle en état de crise violente ? Dites plutôt : évolution rapide. Des terres mal connues viennent d'être annexées ; il s'agit de les parcourir en tous sens. Mille possibilités nouvelles, dont il faut *inventer l'usage*. Hardie à coup sûr, cette évolution marquée par tant de dissonances qu'elles en deviennent presque la règle. Mais, en réalité, progressive et logique : infiniment plus qu'on ne l'imagine et qu'on ne l'a dit.

Une étude approfondie, basée sur des citations précises, montrerait aisément le *traditionnel* en cette « révolution » (n'est-ce pas le cas général ?). A ne lire que les traités d'harmonie on oublierait les précurseurs et leurs innombrables licences. Or, ces précurseurs furent les grands maîtres : Bach, Mozart, Beethoven... Que des princes de la critique aient méconnu *Pelléas* (par quelles lourdes bévues ! lisez le *Cas Debussy*) cela s'explique : l'œuvre est géniale. Mais ses moyens harmoniques, ses accords, et bien des enchaînements qu'elle a rendus familiers, se trouvent déjà chez Franck, Chabrier, M. Fauré, M. Duparc. Debussy n'en reste pas moins un artiste extrêmement personnel : mais il se rattache à la tradition, contrairement à ce que l'on croit. Depuis les *Nocturnes*, l'évolution poursuit sa route audacieuse ; et tout naturellement, les accords « sur pédale », les pédales à dessin mélodique, les appogiatures non résolues, les harmonies formées de quintes ou de quartes superposées, nous ont conduits à la polytonie.

Mais que d'objections faites par les éternels timorés ! Toujours deux partis irréconciliables : celui de l'Ordre, qui ne veut aucun changement, — celui de l'Invention, qui peut se tromper mais auquel on doit le respect. Résumons brièvement les principales objections.

« *Les règles sont violées, c'est l'anarchie !* » Strawinsky ? Bolchevisme musical, dit-on parfois en certain conservatoire, non des moindres. On oublie que les règles des traités sont plutôt fictives : codifiées d'après les chefs-d'œuvre, — *après eux*, — tant bien que mal. Et ces chefs-d'œuvre ne les confirment guère ! Les règles ont leur utilité, qui n'est point niable : discipline d'où résultera la souplesse du style. Mais les appliquer strictement, dans la composition libre, n'équivaut pas du tout à respecter la « grammaire de la musique ». Image inexacte ; cette comparaison avec le langage parlé se trouve en défaut, la musique étant susceptible d'une variété, d'une liberté beaucoup plus grandes.

« *Alors, vous procédez par empirisme ?* » Mais, dites-moi, les véritables créateurs font-ils autrement ? Ils restent sans cesse des primitifs lorsqu'ils cherchent leur voie dans la forêt nouvelle : non d'ailleurs qu'ils y marchent au hasard, car l'instinct musical les mène. Il est le seul guide certain. Au demeurant, n'oublions pas que la pratique des accords connus ne doit point aboutir à des formules, sous peine d'engendrer des œuvres mortes. Les Règles des traités ne sont nécessaires ni suffisantes : aucune ne nous conduit sûrement à de la vraie musique, aucune ne nous sauve de la platitude.

« *L'irrespect, l'oubli du Passé ?* » Et pourquoi donc ? Est-ce que les trouvailles d'aujourd'hui détruisent la beauté d'autrefois ? Songez que ces audacieux, les Schœnberg, les Strawinsky, les Darius

Milhaud, restent des fervents de Mozart et de Bach. Les apports nouveaux enrichissent l'art, sans l'appauvrir par le mépris des siècles de jadis. Seuls s'éclipsent les faibles, les imitateurs, les épigones. Tant pis pour eux ! il faut déblayer. D'ailleurs le goût exige beaucoup de circonspection : il nous enseigne que la Mode n'est pas toujours (n'est jamais, peut-on dire) la base d'un jugement équitable. S'il arrive que des imprudents, hypnotisés par d'inédites agrégations sonores, ne sachent plus voir la splendeur réelle des chefs-d'œuvre du Passé, ils se trompent lourdement. Mais il s'en faut que la plupart de nos jeunes montrent pareille étroitesse. Je les crois mieux avisés ; nul doute que les meilleurs ne comprennent que l'art, même contemporain, peut user du style « consonnant » d'une façon personnelle et véritablement musicale.

Quels sont donc ces *apports nouveaux* ? Les rythmes, les mélodies, les modulations, les plans de « développements » se font à la fois plus riches et plus libres. Mais surtout, admirons les conquêtes de l'harmonie. Au grand scandale des partisans de l'ordre-établi, des générations de musiciens ont conquis le droit de cité à la Dissonance. On admet qu'elle soit excellente ; on sait aussi qu'elle est *relative*. Relative aux timbres, aux nuances ; relative à l'expression de la phrase, au style de l'œuvre, aux accords même qui précèdent ou qui suivent. De nos jours, la *polytonie* et l'*atonalité* (d'ailleurs si difficiles à bien réaliser) sont légitimées par des œuvres de premier ordre. La preuve est faite *ipso facto* qu'on ne les doit point traiter de « fumisteries ». Nos artistes sont sérieux, et l'on aurait fort à dire sur l'attitude du public. Certains auditeurs témoignent de la plus regrettable discourtoisie en sifflant au cours des morceaux : un tel *muflisme* (je m'excuse du mot : il n'en est pas d'autre pour qualifier cela), devrait être passible de la correctionnelle. N'insistons pas...

Il serait bon, d'autre part, de mettre en garde les jeunes musiciens contre l'*adoration* de tel accord. L'« accord-fétiche » n'existe pas plus que l'illusoire éclat d'un « jaune-vif. » Tout réside dans les rapports (des rapports humains et subtils ; la beauté de l'art n'est pas définissable par les mathématiques). — Il faudrait enfin renoncer à ces étroitesse de chapelles, dont les musiciens eux-mêmes sont moins responsables que leurs thuriféraires. Evitons de proscrire tel genre, telle manière, telle sensibilité. Ne disons point : « plus de contours estompés », ni : « plus de musique à l'emporte-pièce. » Laissons chacun libre de s'exprimer à sa guise, responsable uniquement du résultat.

Bien avisé qui saurait prévoir l'avenir de la musique ! Celle que l'on entend aujourd'hui dans les concerts d'avant-garde, vivement



goûtée d'une partie du public (ce ne sont point nécessairement des snobs) n'est pas sans inquiéter d'excellents esprits, avides d'art intérieur, de méditation profonde. Et certes, le téléphone, le cinéma, les dancings, les automobiles, ont leur répercussion sur l'art. Éléments d'agitation, ils encouragent aussi cet amour de la vie matérielle, qui risque d'être si funeste.

Mais je ne vois point qu'il faille se montrer pessimiste. D'abord, la jeune musique est parfois plus sensible qu'on ne le croit. Puis, disons-nous bien : dans la nation il n'existe pas que « les gens du monde ». Ce qu'on voit est peu de chose. *La Foire sur la place* ? lui refuserait-on le droit de se traduire musicalement : pourquoi ? Mais *la maison* silencieuse, intime, où se passe la vie profonde, croyez qu'elle trouvera des interprètes pour en dire les sentiments.

A moins, toutefois, que la maison ne finisse par ne plus subsister. L'humanité pensante, peu à peu, disparaîtrait pour faire place à cette société de puérils jouisseurs si bien décrite par Wells. Alors, oui, tout croulerait. Mais nous n'en sommes pas là. Nous voulons faire bloc, justement, pour affirmer et soutenir les droits de la *Pensée* en face de l'utilitarisme envahissant. Il faut lutter. Lutter avec espoir. Et dans cette lutte, rien ne sera plus précieux que l'amour, chez nos lecteurs, de ce qui est sans doute la raison de l'homme sur la terre : je veux dire la Trinité divine du Beau, du Vrai et du Bien.

CHARLES KOECHLIN



#### CHRONIQUE ANGLAISE. — *Réflexions sur le roman.*

On m'a demandé de parler dans ma chronique des Lettres Anglaises de tout ce qui constitue un espoir et de tout ce qui relève de l'imbécillité. Aujourd'hui que toutes les femmes sont leur propre auteur préféré, il est vraiment plus facile de s'arrêter au second aspect de la question. Nous vivons à une époque d'incontinence verbale et d'émotions mal digérées baignant dans un naturalisme mortellement ennuyeux, à une époque de petits Flaubert indisciplinés, de Zola sans évangile et sans éloquence. La femme est consciente d'elle-même. Tous les romans semblent écrits par des femmes, pour des femmes et sur des femmes. Lisez n'importe quelle prière d'insérer, et vous verrez que chaque livre est annoncé comme étant le chef-d'œuvre d'une des six meilleures femmes-écrivains d'Angleterre. Leur nom défie la mémoire la mieux exercée et leurs livres sont inqua-